

MAGALI LAURENT

Le cri de l'océan


FRISSONS
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

MAGALI LAURENT

Le cri de l'océan

À Elena, mon trésor.

Merci de m'avoir tant inspirée pour cette histoire.

Magali

**Héritage
jeunesse**



1

Une odeur de mort

Dès que je sors de la voiture, une bourrasque chaude fouette mon visage. Ça sent la mer. J'entends les mouettes hurler au-dessus de ma tête.

Pas de doute, nous sommes arrivés à L'Anse-à-Derry, la destination de nos vacances.

— L'océan est calme, note Lila, tout près de moi. L'horizon forme une ligne bien nette. Avec un peu de chance, on aura du soleil ces prochains jours.

— Il y a quelques nuages blancs dans le ciel, ajoute Yasmine. On dirait des moutons paresseux.

Je souris. Partir en vacances avec mes grandes sœurs, c'est avoir à coup sûr un compte rendu détaillé de notre environnement.

— J'ai hâte de prendre une douche ! La route m'a tué, râle Francis, le chum de Yasmine. Allons nous enregistrer, on viendra récupérer les valises après.

Je tourne la tête vers Lila, me repérant à son parfum, un savant mélange d'agrumes et de pétales de jasmin, avec un soupçon de patchouli.

— Comment est l'hôtel ?

— Eh bien, c'est typique, me répond-elle. La moitié de la peinture de la façade a fichu le camp. Et les fenêtres sont en bois.

— Il y a combien d'étages ?

— Deux. C'est plutôt petit.

— Et la peinture, elle est de quelle couleur ?

— Rouge... pour ce qu'il en reste. Tiens, prends mon bras.

Elle me guide jusqu'à l'hôtel, me prévient quand il y a une marche, un obstacle.

Je souffre d'un rétrécissement du champ visuel depuis ma naissance, et je suis presque aveugle. Je le serai totalement dans quelques années. Pour le moment, je distingue encore les ombres et les lumières. Je peux voir un objet quand il se trouve à moins d'un mètre de moi, si l'éclairage est suffisant.

Une fois dans l'hôtel, ma sœur détaille ce qu'elle voit. C'est devenu un jeu pour elle. Ça me permet d'enregistrer la configuration des nouveaux lieux où on se rend.

— L'accueil de l'hôtel est tout petit, murmure-t-elle à mon oreille. Je dirais qu'il fait quatre mètres de profondeur sur cinq mètres de longueur. En face, t'as le comptoir. Il n'y a personne derrière. À gauche, un distributeur. À droite, une petite table ronde avec deux chaises. Pis à droite du comptoir, un couloir qui mène aux toilettes.

— Ça tombe bien, il faut que j'y aille.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Euh... non ! C'est gentil, Lila, mais je vais me débrouiller, dis-je en ouvrant mon sac à dos.

Ce n'est pas toujours facile d'avoir deux grandes sœurs. Du haut de ses dix-neuf ans, Yasmine se prend parfois pour ma mère. Quant à Lila, elle n'a que treize ans, soit un an seulement de plus que moi. Pourtant, elle me traite parfois comme un gamin de cinq ans.

Je récupère ma canne, rangée dans mon sac, et la déplie d'un coup sec. Ça fait une série de cliquetis métalliques. Grâce à elle, je me déplace dans le hall en direction des toilettes. Les indications de Lila m'aident beaucoup. J'essaie de faire vite.

Avec le temps, je suis devenu de plus en plus autonome. J'en suis très fier. Le fait de ne plus voir le monde comme avant ne m'empêche pas de vivre. C'est un peu plus difficile parfois, c'est certain, mais je me débrouille.

Toutefois, le noir me fait peur. Le noir total. Absolu. Celui qui fera bientôt totalement partie de ma vie.

J'essaie de ne pas trop y penser.

Perdu dans mes réflexions, je pousse la première porte que je distingue, celle qui se trouve tout au fond du couloir. De couleur vive, elle se

découpe clairement sur le mur. J'appuie sur la clenche et entre.

Il fait sombre. Une odeur écœurante envahit mes narines. Un mélange de chair en décomposition et de produit nettoyant.

Dans mon dos, la porte émet un grincement avant de se refermer.

Suis-je dans les toilettes ?

Je tends mes mains vers le mur, à la recherche d'un interrupteur. Je ne le trouve pas. Je fais quelques pas sur le côté, il doit bien être quelque part.

Ma canne émet de petits sons secs chaque fois qu'elle frappe la cloison.

L'obscurité est complète. Ça fait déjà quelques minutes que je suis entré dans cette pièce. J'ai l'impression de manquer d'air. Je commence à paniquer.

Mes doigts palpent le mur avec plus d'impatience. Je constate que je ne cherche plus le bouton de la lumière, mais la clenche de la porte. J'étouffe. Je veux sortir de là !

Dans mon dos, un bruit me fait sursauter. Je me retourne d'un bond, sondant le noir total d'un regard affolé.

Il y a quelqu'un dans la pièce avec moi, j'en suis certain. Je plaque une main sur ma bouche pour m'empêcher de crier.



2

Une légende macabre

Les ampoules de la pièce s'allument. La lumière chasse aussitôt ma terreur. Je respire un peu mieux.

Une silhouette floue apparaît devant moi.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je... Je voulais aller aux toilettes.

— C'est écrit « défense d'entrer » sur la porte, gronde la femme. Tu ne sais pas lire ?

Doucement, je lève la main et lui montre ma canne.

— Ah, fait-elle plus calmement. Excuse-moi, je croyais que tu étais un petit fouineur. C'est la cuisine, ici. La porte des toilettes est à droite.

Je hoche la tête en silence et je sors.

Une fois dans le couloir, je reste immobile quelques secondes. La panique que j'ai ressentie dans la cuisine me secoue encore un peu. Puis je souris en me traitant intérieurement d'imbécile. Quel danger je peux courir dans un hôtel ?

— Kassy ! Tu ne le croiras jamais !

Je tourne la tête vers la voix de Lila, qui approche rapidement.

— Le village serait hanté ! ajoute-t-elle d'un ton amusé en s'arrêtant à côté de moi.

— N'importe quoi.

— C'est écrit sur la brochure de l'hôtel !

— Hanté par qui ?

Ma sœur n'a pas le temps de me répondre.

— Allez, les enfants, on y va ! nous crie Yasmine.

— On n'est plus des enfants ! rétorque Lila.

— Ouais, ouais, fait notre aînée en s'éloignant.

— Ce qu'elle peut être énervante, parfois ! Nos chambres sont au rez-de-chaussée, précise Lila. On va partager la nôtre, ça ne te dérange pas ?

— Pas du tout ! dis-je avec enthousiasme.

J'aime bien la savoir à mes côtés, même si elle peut se montrer fatigante, parfois. Puisque nous n'avons qu'une seule année de différence, nous avons presque été élevés comme des jumeaux. Nous sommes très proches, elle et moi.

Ma sœur passe un bras sous le mien pour m'entraîner à sa suite. Je lui demande :

— Et cette histoire de fantômes, alors ?

— Ah oui ! Le village tient son nom d'une sirène maléfique qui dévorerait les pêcheurs égarés, raconte Lila. Derry se cacherait sous un énorme rocher situé au large. On peut le voir de la plage !

— Eh bien, ça ne donne pas très envie de se tremper les pieds dans la mer.

Elle rigole et me donne un coup de coude amical. À notre âge, on ne croit plus à toutes ces histoires. Enfin, en théorie.

Lila m'arrête.

— Voilà votre chambre, nous informe Francis.

— Ne faites pas trop de bruit, on est juste à côté, ajoute Yasmine.

Une porte s'ouvre, tout près. Nous avançons de nouveau. Je perçois une luminosité différente, comme si nous sortions d'un tunnel sombre pour déboucher sur une pièce vivement éclairée.

— C'est la première fois qu'on a une chambre juste pour nous, se réjouit Lila en me lâchant. Bon, voyons voir... La pièce est carrée. Elle fait environ cinq mètres de côté. Ça fait un périmètre de combien, hein, Kassy?

Les mathématiques n'ont jamais été mon fort. Je préfère de loin l'histoire, la géographie et les sciences. Je rétorque en secouant la tête :

— Très drôle. Et ne m'appelle pas Kassy. On dirait le prénom d'une fille. C'est insultant.

— Ça va, ça va, soupire-t-elle.

J'entends les ressorts d'un lit grincer sous son poids. Elle a dû se laisser tomber dessus.

— Bon, je continue... Kassim ! En face de toi, il y a une grande fenêtre qui donne sur l'océan. Juste à ta droite, c'est la salle de bain. Et à environ un mètre, le premier des deux lits simples. L'autre est parallèle.

Je hoche la tête à son intention quand elle se met à crier :

— Yasmine ! On va aller dehors !

— Bonne idée ! Et ne soyez pas pressés de revenir ! hurle notre aînée en guise de réponse.

— Charmante, comme toujours, soupire Lila.

— Soyez quand même de retour pour le souper, nous dit Francis d'un ton amusé quand nous sortons dans le couloir.

Lila m'attrape par le bras. Elle m'entraîne vers la sortie.

— Il y a des chaises sous notre fenêtre ! me lance-t-elle. On va pouvoir s'y installer pour regarder la mer.

— Je te vois venir, dis-je en l'obligeant à ralentir. Tu veux voir le fameux rocher.

— Le rocher de Derry, oui, confirme-t-elle.

Parfois, Lila est étourdissante. Autant je peux être calme et introspectif, autant elle peut se montrer aussi explosive qu'un volcan en éruption. Une chance pour elle, j'ai plutôt bon caractère. Je me laisse généralement entraîner dans ses aventures.

Dès que nous sortons de l'hôtel, l'air iodé attaque de nouveau mes narines. Ça me donne envie d'aller au bord de l'eau. Je repense à cette histoire de sirène maléfique.

Nos pas résonnent sur le bois de la terrasse.

Soudain, mon pied frappe quelque chose. Je perds l'équilibre. Je me retiens du mieux que je peux au bras de Lila, qui pousse un cri de surprise. Je pose une main au sol pour me rétablir, et mes doigts s'enfoncent dans quelque chose de gluant.

Je me relève en quatrième vitesse. Ma main est poisseuse.

Un cri éclate près de moi, me faisant bondir de frayeur :

— Kassim, c'est du sang !

Une coutume sanglante

Les hurlements de Lila sont tellement stridents qu'ils pourraient réveiller les morts sur des kilomètres.

— Pourquoi t'as du sang sur les mains ?!

Je discerne ses mouvements dans la lumière du jour. Elle passe devant moi, repasse, puis s'arrête et approche son visage du mien. Là, je peux imaginer ses traits tels que je me les rappelle.

— Kassim, t'as pilé sur un tas de chair sanguinolente ! C'est horrible !

— Un tas de quoi ?

— De la viande! s'énerve-t-elle. Je crois que je vais vomir.

Végétarienne depuis ses huit ans, ma sœur ne supporte pas la vue de la viande.

— Que se passe-t-il?

C'est la voix de Yasmine, dont les talons claquent sur le plancher de la terrasse.

— Regarde, il y a quelque chose de mort, là, à côté du banc! l'informe Lila.

La porte d'entrée de l'hôtel s'ouvre de nouveau. Une voix féminine retentit:

— Oh! Je vous prie de m'excuser!

C'est la même voix que dans la cuisine. Sans doute celle de la propriétaire de l'hôtel.

— C'est vous qui avez mis *ça* là? demande Yasmine d'un ton ahuri.

— C'est de la viande de phoque. Certains mettent du homard, du hareng, de la morue ou encore de la pieuvre...

Une sonnerie résonne à l'intérieur.

— Je dois y aller, indique la femme en s'éloignant. Je vais nettoyer dans un instant!

Je réalise que ma bouche est grande ouverte. Je la referme vivement et demande:

— Vous avez compris ce qu'elle a voulu dire?

— Ce doit être une coutume locale, lance Yasmine. Kassim, tu devrais aller te rincer la main. Ensuite, faites un tour sur la plage ou dans le village. Francis et moi, on a besoin d'un peu d'intimité.

Sa voix a baissé progressivement au fur et à mesure qu'elle s'éloignait.

— Moi, je ne compte pas rester dans le coin à les écouter s'embrasser, affirme Lila. La mer est juste à côté. Tu peux te laver là-bas.

Je rétorque avec mauvaise humeur :

— Je peux aussi le faire à l'intérieur.

On a roulé pendant plus de quinze heures pour arriver dans ce coin perdu. Je suis fatigué. J'ai du sang plein la main. Et j'ai toujours envie d'aller aux toilettes !

— Franchement, tu veux rester là en sachant que cette femme a découpé un phoque pour le mettre sur sa terrasse ? m'interroge Lila avec énergie.

— Il faudra bien qu'on y retourne à un moment donné.

— Eh bien, fais comme tu veux !

Au son de sa voix, je comprends qu'elle m'a tourné le dos. Je suis certain qu'elle a croisé les

bras sur sa poitrine, l'air contrarié. Je soupire. Mon envie n'est pas si pressante que ça. Je peux attendre encore un peu.

— D'accord, t'as gagné. Mais faisons vite.

Nous avançons sur un sol mou. De hautes herbes me chatouillent les mollets, sous mon short en jean. Puis mes chaussures s'enfoncent encore plus. Je comprends qu'on a atteint une bande de sable.

Un sourire se dessine sur mes lèvres. Je m'arrête, m'assois et commence à enlever mes chaussures. J'ai un regain d'énergie, comme si l'océan tout proche me dynamisait.

J'entends Lila prendre place à côté de moi et défaire ses lacets.

— Si on se rapproche assez, tu verras la mer ? me demande-t-elle.

— Surtout les reflets sur l'eau, s'il y a assez de soleil.

— Il y en a en masse !

Elle se relève d'un bond.

— Environ vingt mètres tout droit. Le dernier à l'eau a perdu !

Je bondis sur mes pieds au moment où elle s'élançait. Je crie :

— Hé ! C'est pas juste !

Mes pieds s'enfoncent à chaque foulée. Sans ma canne, je ne pourrai pas être averti d'un obstacle, mais je fais confiance à Lila.

Je jure en entendant les éclaboussures qu'elle provoque en bondissant dans l'eau.

— J'ai gagné ! crie-t-elle. Oh ! Kassim ! Attention !

Je distingue l'ombre en face de moi au dernier moment. Impossible de l'éviter, je vais trop vite.



4

Une sinistre malédiction

Je ralentis le plus possible et ferme les yeux avant l'impact. Je percute quelqu'un de plein fouet. Nous nous écroulons sur le sable. Ma tête frappe le sol en premier tandis que mon corps fait une culbute. Un coude atterrit dans mes côtes au moment où mon dos frappe la terre ferme.

BAM!

Quel choc!

Étourdi, je reste allongé quelques instants, une main sur le front. J'ai l'impression d'avoir frappé un ours.

— Je... Je suis désolée. Je ne t'ai pas vu...

— Kassim ! crie Lila en me rejoignant. Ça va ? Rien de cassé ?

Une seconde, j'ai peur d'avoir frappé le sol un peu trop violemment, car je vois deux Lila devant moi. Puis je réalise que l'autre visage est moins bronzé. Les cheveux qui l'entourent sont plus clairs et plus courts que ceux de ma sœur.

— J'arrivais en courant et je ne regardais pas où j'allais, reprend la voix qui s'est excusée un peu plus tôt, celle de l'autre fille. Le fil de mon cerf-volant s'est coincé dans ta main.

Je lève mon bras droit et la laisse défaire les nœuds pour récupérer sa corde. Pendant tout ce temps, Lila ne dit rien. Je crois qu'elle s'en veut, parce qu'elle ne m'a pas prévenu que quelqu'un arrivait.

— Comme dirait ma mère : plus de peur que de mal ! dis-je en souriant. Toi, ça va ?

— Oui, répond la fille. Je m'appelle Madison, ou Madi, si vous préférez. Je vis au village depuis deux mois. Vous venez d'arriver à l'hôtel du Phoque ?

Je grommelle :

— C'est son nom ? Alors, tout s'explique.

— Ouais, on est arrivés il y a moins d'une heure, confirme ma sœur.

— Et le sang, sur ta main, c'est quoi ? me demande Madi.

— Elle a plongé dans les entrailles d'un phoque. Un peu plus, et je tombais complètement dedans.

Il y a un silence, puis la jeune fille explique d'un ton gêné :

— C'est la deuxième fois que ça arrive. Maman n'y est pour rien, vous savez. Ce sont des gens du village qui mettent ça sur notre terrasse.

— Ta mère est la propriétaire de cet hôtel ?

— Oui.

— Et les villageois, pourquoi ils font ça ? lui demande Lila.

— À cause de la malédiction.

Je fronce les sourcils. Lila doit afficher un air perplexe, parce que Madi ajoute :

— Moi, je n'y crois pas. Seulement, les anciens du village tiennent absolument à ce rituel. Alors, on les laisse faire pour ne pas les vexer.

— Tu peux nous en dire plus ? l'interroge Lila.

— On raconte que Derry, la sirène maléfique, viendrait sur terre trois soirs par mois. Un avant la nouvelle lune, un pendant et un après. Pour éviter qu'elle se nourrisse de chair humaine, certains déposent des offrandes devant leurs maisons. Ainsi rassasiée, elle retourne dans l'eau et dort jusqu'à la lune suivante. Mais les villageois sont partagés à ce sujet. Les nouvelles générations ne font plus ce rituel, ce qui agace les autres.

— D'accord, dis-je en me levant. Et j'imagine que la nouvelle lune est pour bientôt.

— Demain. Donc, les offrandes commencent ce soir.

— Super...

Je me détourne des filles et parcours les quelques mètres qui me séparent de l'eau en me fiant à mon ouïe. Je m'accroupis et plonge mes doigts dans la mer froide, frottant mes mains l'une contre l'autre pour en déloger le sang.

Derrière moi, les filles continuent de parler. Apparemment, Lila est super excitée par cette histoire d'offrandes et de sirène démoniaque. Madi affirme que presque tous les morceaux de viande disparaissent.

— Si ce n'est pas la sirène qui les prend, alors c'est qui ? demande ma sœur.

Quand j'estime que ma main est propre, je me tourne vers elles.

— C'est forcément un habitant du village qui vole les offrandes. Toute cette viande gratuite, ça doit attirer les profiteurs. Surtout que ces nuits-là, la lune est invisible dans le ciel, donc il fait totalement noir. Si quelqu'un se promène dans les rues quand tout le monde dort, il peut facilement prendre la nourriture sans que personne s'en rende compte.

— Et si on trouvait le voleur ?! s'écrie ma sœur.

— Pourquoi on ferait ça ?

— Imagine ! Les gens comprendraient que Derry n'existe pas. Ensuite, ils laisseraient tout le monde tranquille, dont ces pauvres bêtes découpées qui n'ont rien demandé à personne !

Je comprends son malaise, parce que ça ne me réjouit pas non plus de savoir que des morceaux de viande et de poisson sont disséminés dans le village. Toutefois, son idée d'enquête me paraît exagérée.